

Article

« Les tendances de la stratégie conventionnelle de l'OTAN »

Harold P. Klepak et William L. George

Études internationales, vol. 20, n° 3, 1989, p. 577-597.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/702542ar>

DOI: 10.7202/702542ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Les tendances de la stratégie conventionnelle de l'OTAN

Harold P. KLEPAK et William L. GEORGE*

ABSTRACT — Trends in NATO Conventional Strategy

The purpose of this article is to concentrate on the conventional strategy of Europe in order to bring to light its new trends, all the while demonstrating the principal role that new technology maintains within this evolutionary process. Emphasis will be placed upon the recent changes in Western doctrines, in order to distinguish the differences between the doctrines of Air Land Battle and Follow-on-Forces Attack (FOFA), and those which preceded them. An attempt will then be made to compare the recent developments in the conceptual models of War of Attrition and War of Maneuver, so as to determine whether these new doctrines correspond to either the first or second model. This analysis should thus permit a better understanding of the debate which encompasses the conventional strategy of Europe.

Décembre 1987 est devenu une date charnière dans l'histoire de la maîtrise des armements. En effet, l'accord de Washington, en éliminant à la fois les forces nucléaires intermédiaires (FNI) et celles de courte portée, risque d'influencer considérablement la pratique ultérieure du contrôle des armements, tant par la substance que par la structure du traité.

Au sein de l'OTAN, l'accord a suscité, chez les dirigeants des pays membres, un regain d'intérêt pour la défense conventionnelle en Europe et le désir de réviser cette question épineuse: l'OTAN devait démontrer qu'elle pouvait encore défendre convenablement les pays de l'Alliance.¹ Toutefois, la nécessité d'une telle redéfinition existait avant même l'accord de 1987, suite aux pressions suscitées par l'amélioration des armements conventionnels et son impact probable sur la défense de l'OTAN.

Depuis l'avènement des représailles massives, les membres de l'Alliance atlantique ont consenti à demeurer dépendants de la garantie nucléaire américaine, bien que la France et le Royaume-Uni n'aient accepté qu'une dépendance partielle. Or l'élimination de toute une catégorie d'armes nucléaires, principalement déployées en Europe, les obligerait à repenser la stratégie conventionnelle

* Les auteurs sont respectivement professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec, et chercheur à la Direction de l'analyse stratégique du ministère de la Défense nationale à Ottawa.

1. Voir James SCHEAR et Joseph NYE Jr., «Addressing Europe's Conventional Instabilities», *The Washington Quarterly*, vol. 11, n° 3, été 1988, pp. 45-58.

de l'Alliance, en dépit des difficultés et réticences que cela pourrait engendrer.² Ce renouveau conventionnel, laissant sous-entendre la possibilité d'un conflit de type classique limité au théâtre européen, est un sujet peu apprécié par les membres.

Nous proposons donc, dans le cadre de cet article, de faire le point sur la stratégie conventionnelle en Europe et d'en dégager les nouvelles tendances, tout en démontrant le rôle prépondérant des nouvelles technologies dans ce processus. Nous insisterons sur les récents changements doctrinaux du côté occidental, afin d'examiner ce qui diffère entre les deux doctrines de l'*Air Land Battle* et du *Follow-on Forces Attack* (FOFA) et les doctrines précédentes. Nous tenterons ensuite de confronter ces récents développements aux modèles conceptuels de guerre d'usure et de guerre de manœuvre, afin de déterminer si les nouvelles doctrines répondent davantage au premier ou au second modèle. Cette analyse devrait nous permettre de mieux comprendre le débat entourant la stratégie conventionnelle en Europe.

Toutefois, nous tenterons de souligner les limites d'un débat purement conceptuel face au domaine plus concret de la politique.³ Nous serons amenés à développer cet aspect conceptuel, en abordant l'impact de l'évolution technologique sur les doctrines des deux blocs et ses conséquences sur le débat entre les partisans de la guerre d'usure et ceux de la guerre de manœuvre. Il semble, en effet, que la distinction conceptuelle entre les deux types de guerre ne revête plus la même importance et soit largement dépassée grâce aux récents développements technologiques. La stratégie conventionnelle en Europe resterait dictée, sur le plan conceptuel, par les nouvelles doctrines, mais serait désormais fortement influencée par les nouvelles technologies.⁴ Le rôle du développement technologique, au niveau du débat politique, ne saurait être sous-estimé.

Dans un article censé traiter des nouvelles tendances de la stratégie, il peut paraître réductionniste de s'intéresser uniquement au cas de l'OTAN et de l'Europe. Certains exemples de guerre, hors du cadre européen, semblent en effet démontrer que ces mêmes tendances se retrouvent loin du continent européen, que ce soit dans les conflits du Moyen-Orient ou sur les champs de bataille entre l'Iran et l'Irak. Il convient même d'ajouter que la pensée stratégique se développe de plus en plus à partir des cas de guerre dans le Tiers-Monde. Il suffit de mentionner l'évolution de la pensée militaire soviétique face à l'expérience du conflit en Afghanistan. Mais la tendance est encore plus manifeste si l'on

-
2. À ce sujet, voir notamment, Jeffrey RECORD et David RIVKIN J^r., «Defending Post-INF Europe», *Foreign Affairs*, vol. 64, n° 4, printemps 1988, pp. 735-754; Robert BLACKWILL, «Conceptual Problems of Conventional Arms Control», *International Security*, vol. 12, n° 4, printemps 1988, pp. 28-47; et Lewis DUNN, «Considerations After the INF Treaty: NATO After Global "Double Zero"», *Survival*, vol. XXX, n° 3, mai/juin 1988, pp. 195-209.
 3. Voir Richard BETTS, «Conventional Strategy: New Critics, Old Choices», *International Security*, vol. 7, n° 4, printemps 1983, p. 162.
 4. Voir Rob DE WIJK, «Deep Strike», dans Frank BARNABY et Marlies TER BORG, dir., *Emerging Technologies and Military Doctrine: A Political Assessment*, London, Macmillan Press, 1986, pp. 73-88.

examine la liste d'ouvrages américains traitant des conflits de basse intensité et de la façon de combattre la nouvelle vague révolutionnaire en Amérique centrale, qui privilégie en effet la «guerre prolongée» au «Focoïsme» cher à la génération antérieure de guérilleros.

Cependant, en ce qui a trait à la stratégie conventionnelle, l'évolution de la pensée sur la guerre en Europe domine encore le débat. Certes, les conflits au Tiers-Monde, présentés notamment par Chris Bellamy⁵, développent certaines idées intéressantes sur ce que pourrait être le champ de bataille européen de l'avenir. Mais il n'en reste pas moins que le théâtre européen demeure le cadre privilégié de l'évolution de la stratégie conventionnelle. De plus, l'Europe s'avère être un site inégalé en terme de sophistication et de concentration des armements. Enfin, c'est en Europe que les deux blocs sont appelés à s'affronter directement.

Avant d'aborder la première partie de notre étude, il convient d'attirer l'attention du lecteur sur le sens que l'on entend donner à la notion de stratégie. La plupart des auteurs modernes se sont éloignés de la définition classique et utilisent le terme stratégie, en faisant référence aux questions de doctrines, de tactiques, d'art militaire opérationnel, ou encore à des questions techniques reliées au matériel militaire.⁶ La stratégie, selon certains auteurs classiques, est liée uniquement à la définition des objectifs politiques et du rôle de l'emploi des forces armées pour atteindre ces objectifs, en se référant à ce que Edward Luttwak a appelé la *grand strategy*.⁷ Dans le cadre de cette étude, nous privilégierons la dimension opérationnelle, accentuée par une définition moderne de la stratégie, que nous donne Luttwak:

Sur les théâtres d'opérations, les fins et les contraintes politiques d'une part et les ressources disponibles d'autre part, déterminent les résultats prévus. Le tactique se sert de techniques spécifiques à un niveau plus inférieur. Dans une dimension opérationnelle par contre, les plans de guerre tels que les *blitzkrieg* ou alors la défense en profondeur sont développés voire exploités. De tels plans sont élaborés dans le but d'atteindre des objectifs fixés par la stratégie de guerre au moyen de combinaisons tactiques adéquates. Il n'est donc pas surprenant de constater que les ouvrages les plus importants de la littérature militaire aient tendance à se concentrer sur le niveau opérationnel...⁸

5. Chris BELLAMY, *The Future of Land Warfare*, London, Croom Helm, 1987, pp. 19-32.

6. Voir Chris BELLAMY, «Trends in Land Warfare: The Operational Art of the European Theatre», *RUSI & Brassey's Defence Yearbook*, 1985, pp. 227-229.

7. Edward LUTTWAK, «The Operational Level of War», *International Security*, vol. 5, n° 3, hiver 1980/81, p. 61; voir également du même auteur, *Strategy: The Logic of War and Peace*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1987, pp. 69-71.

8. Edward LUTTWAK, «The Operational ...», *op. cit.*, p. 61.

I - Guerre d'usure ou guerre de manoeuvre ?

La conceptualisation de la guerre s'articule de nos jours plus fréquemment autour des notions simplistes d'offensive et de défensive qu'en fonction des modèles de guerre d'usure et de manoeuvre.⁹ Toutefois, cette étude privilégiera les deux modèles conceptuels qui nous semblent mieux se prêter à l'analyse de la stratégie conventionnelle en Europe. Nous en étudierons respectivement les caractéristiques, afin d'en évaluer la pertinence dans le cadre du débat conventionnel européen.¹⁰

A — Guerre d'usure

Dans le cadre d'une guerre d'usure, le but des opérations défensives consiste à détruire suffisamment d'hommes et de véhicules pour convaincre l'ennemi des coûts excessifs d'une attaque et de la nécessité d'y mettre rapidement un terme.¹¹ Quant à la manière d'atteindre cet objectif, la puissance de feu en constitue un élément clé. Cependant, l'intensité que doit atteindre cette puissance de feu pour repousser une attaque, dans le cadre d'une guerre d'usure de type défensif, n'a jamais été déterminée de façon unanime.¹²

Certains auteurs considèrent que le défenseur, pour l'emporter dans une guerre d'usure, doit opposer à son agresseur des forces numériquement supérieures. En effet, au moment où la guerre d'usure est une guerre d'endurance, où agresseur et agressé s'affrontent au coup par coup, face à face, en batailles rangées, le vainqueur est inévitablement le plus fort et le plus résistant. Comme nous l'explique Edward Luttwak:

Si des forces numériquement inférieures sont limitées par la tradition et par une attitude à prendre peu de risques ou par des méthodes qui empêchent la guerre d'usure, caractérisée par la destruction massive des forces rangées les unes contre les autres, les forces numériquement inférieures seront inévitablement les premières à capituler.¹³

9. Voir Samuel HUNTINGTON, «Conventional Deterrence and Conventional Retaliation in Europe», *International Security*, vol. 8, n° 3, hiver 1983-84, pp. 32-56.

10. L'opposition entre les concepts d'usure et de manoeuvre est devenue populaire avec la publication de plusieurs articles écrits par le courant réformateur de la défense américaine. Robert GESSERT a tenté de faire une synthèse des propos émis par ce courant dans «L'AirLand Battle et le nouveau débat doctrinal dans l'OTAN», *Défense nationale*, vol. 40, août/septembre 1984, pp. 23-42.

11. Edward LUTTWAK, «The American Style of Warfare and the Military Balance», *Survival*, vol. XXI, n° 2, mars/avril 1979, p. 58; et Edward LUTTWAK, «Attrition, Relational-Maneuver, and the Military Balance», *International Security*, vol. 8, n° 2, automne 1983, p. 177.

12. Yves BOYER, *Les forces classiques américaines: structures et stratégies*, Paris, FEDN (cahier n° 34), 1985, pp. 124-127.

13. Edward LUTTWAK, «The American Style...», *op. cit.*, p. 58.

D'autres auteurs, s'appuyant sur la pensée militaire traditionnelle, ne considèrent pas l'aspect quantitatif de la puissance de feu comme déterminant.¹⁴ Ces derniers, tout comme Clausewitz, soutiennent que les forces défensives peuvent exploiter de nombreux éléments afin de compenser leur infériorité numérique. La puissance de feu n'en demeure pas moins un élément essentiel, non par son intensité mais par son utilisation. En effet, la défense peut tirer partie du terrain, de la géographie ou du pré-positionnement de ses troupes et ainsi améliorer puissance de feu et efficacité des forces en place.¹⁵

Il est particulièrement intéressant de noter que l'optimisme des auteurs modernes, quant à la possibilité pour l'agressé numériquement désavantagé de mettre en déroute son agresseur, tient notamment à une conception positive de l'innovation technologique. En effet, le défenseur peut augmenter sa puissance de feu par le biais des nouvelles technologies. Par exemple, les auteurs privilégiant le modèle de guerre d'usure, dans le cas de forces défensives numériquement inférieures, considèrent que les projectiles guidés avec précision (*precision-guided munitions*), nouvellement créés, sont de nature à favoriser les forces défensives pré-positionnées.¹⁶

Les défenseurs du modèle de la guerre d'usure ne croient pas en la capacité des organisations militaires d'exécuter des tâches complexes de façon efficace. Ces auteurs se différencient ainsi des partisans de la guerre de manœuvre.¹⁷ Les premiers considèrent que le *fog of war* (la notion de «friction de la guerre» telle que définie par Clausewitz), est inévitable et que l'on ne peut en contourner les effets. *No plan survives the start line*, comme les officiers des armées du Commonwealth aiment le rappeler. Cependant, l'intensité risque d'empêcher toute communication et tout mouvement complexe nécessaire à la conduite normale d'une défense mobile. Toutefois, certains croient qu'avec l'aide des nouvelles technologies, les organisations militaires pourraient centraliser informations et communications et ainsi éviter le désordre qui suivrait inmanquablement l'apparition de la «friction».¹⁸

Or, c'est précisément cette centralisation et les risques encourus par manque de flexibilité, dus à une organisation très poussée, qui alimenta les critiques du modèle de guerre d'usure. Les défenseurs du modèle ont tenté de trouver d'autres moyens pour préparer leurs troupes à un environnement de «friction», ressentant la nécessité d'accroître la flexibilité de leurs tactiques et de

14. Voir John MEARSHEIMER, «Numbers, Strategy, and the European Balance», *International Security*, vol. 12, n° 4, printemps 1988, pp. 174-185; ou Philip KARBER, «In Defense of Forward Defense», *Armed Forces Journal International*, mai 1984, pp. 27-50.

15. John MEARSHEIMER, «Why the Soviets Can't Win Quickly in Central Europe», *International Security*, vol. 7, n° 1, été 1982, pp. 3-39.

16. Voir John MEARSHEIMER, «Precision-guided Munitions and Conventional Deterrence», *Survival*, vol. XXI, n° 2, mars/avril 1979, pp. 68-76; et, du même auteur, *Conventional Deterrence*, New York, Ithaca, Cornell University Press, 1983, pp. 189-202.

17. Voir John MEARSHEIMER, «Maneuver, Mobile Defense, and the NATO Central Front», *International Security*, vol. 6, n° 3, hiver 1981-82, p. 114.

18. Cet argument a été soulevé par Edward LUTTWAK dans, «The American Style...», *op. cit.*, p. 57.

leurs opérations sur le terrain, afin de permettre, notamment aux commandements régionaux, d'exploiter les possibilités et éléments locaux. Témoignant de ce souci, Luttwak écrit:

Les troupes ennemies sont considérées comme un ensemble de cibles particulières devant être détruites au coup par coup par la puissance de feu de l'armée défensive qui fait face à des forces blindées. Aucune tentative n'est faite pour rechercher ou exploiter la faille qui se trouve dans le *modus operandi* de l'ennemi ou dans la disposition de ses forces.¹⁹

La confiance, que les auteurs témoignent dans le modèle de guerre d'usure, tient largement à l'avènement de nouvelles technologies. Mais elle augmente également avec la capacité croissante du défenseur de prédire la stratégie et les tactiques que son attaquant entend employer.²⁰ Ainsi, dans le cas de l'Europe centrale, les tenants de la guerre d'usure pensent que les objectifs soviétiques, dans une guerre limitée à l'Europe, seraient de voir tous les gouvernements d'Europe occidentale capituler.²¹ Ils en concluent que les troupes soviétiques tenteraient de mener une «guerre-éclair» (*Blitzkrieg*), et ce, en empruntant deux ou trois itinéraires bien connus.²²

À l'encontre du modèle de guerre d'usure se situe le modèle de guerre de manœuvre, qui, dans un contexte défensif, prend le nom de défense mobile. Ce deuxième modèle diffère du premier en ce qu'il dissuade le défenseur numériquement désavantagé de confronter son agresseur, en gardant ses positions et en forçant le tête-à-tête.²³

B — Guerre de manœuvre

Le but d'une guerre de manœuvre consiste cette fois à ralentir, voire gêner considérablement, les vagues de blindés de l'agresseur.²⁴ Cet objectif ne saurait être atteint, dans l'esprit d'une guerre de manœuvre, qu'en respectant trois principes. Premièrement, une armée de haut niveau n'est pas censée se mesurer numériquement à l'adversaire et subir la loi du plus grand nombre. Deuxièmement, le secret de la victoire ne passe pas par la destruction des forces adverses, mais par leur désorganisation. Enfin, la guerre de manœuvre ne saurait être menée par une armée traditionnelle, mais suppose une armée conçue pour ce type de stratégie.²⁵

19. *Ibid.*, p. 58.

20. John MEARSHEIMER, «Maneuver, Mobile Defense...», *op. cit.*, pp. 114-118.

21. John MEARSHEIMER, «Precision-guided Munitions...», *op. cit.*, pp. 75-76.

22. Voir John MEARSHEIMER, «Why the Soviets...», *op. cit.*, pp. 10-26.

23. Edward LUTTWAK, «The Operational Level...», *op. cit.*, pp. 61-67.

24. Edward Luttwak, «Attrition, Relational Maneuver...», *op. cit.*, p. 177; et William LIND, *Maneuver Warfare Handbook*, Boulder, Co., Westview Press, 1985, pp. 4-8.

25. Edward LUTTWAK, «The American Style...», *op. cit.*, p. 59.

Les partisans de la guerre de manœuvre présupposent chaos et désorganisation totale sur le champ de bataille et défendent l'idée de décentralisation du commandement susceptible d'accroître la flexibilité et la capacité d'adaptation des forces défensives. Comme l'a noté William Lind:

Une guerre de manœuvre signifie que l'on acceptera non seulement la confusion et le désordre et que, malgré tout, on mènera les opérations avec brio par le biais de la décentralisation, mais que l'on va aussi créer la confusion et le désordre [...]. On ne doit recourir à aucun modèle, formule ou recette.²⁶

ou bien encore de façon plus simple, mais plus spécifique:

Le point de départ de la manœuvre relationnelle est précisément d'éviter la force ennemie, ensuite utiliser une force sélective quelconque contre un point faible (physique ou psychologique) de l'ennemi.²⁷

Plusieurs critiques furent adressées aux tenants de la guerre de manœuvre. Tout d'abord, cette stratégie souffre d'un manque de directives concrètes, quant à son éventuelle exploitation. Entendons par exploitation, l'existence d'une définition concrète permettant la mise en pratique de façon rigoureuse de la stratégie en question. John Mearsheimer dénonce ainsi:

La stratégie proposée (c'est-à-dire la défense orientée vers la manœuvre) est définie en termes généralement vagues – d'où la difficulté à déterminer son fonctionnement [...]. L'OTAN doit manœuvrer ses forces sur le champ de bataille de manière à présenter aux Soviétiques des «réactions rapides inopinées» capables de détruire [leur] cohésion mentale et briser [leur] moral et [leur] volonté. Cela semble attrayant mais à quoi ressemblent ces réactions rapides inopinées? Comment vont-elles aboutir à l'effondrement des forces offensives? Étant donné la nature peu maniable des armées modernes et les problèmes de commandement et de contrôle concomitants, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la manière avec laquelle les forces défensives vont pouvoir opérer aussi rapidement et intelligemment, au point de parvenir à défaire les forces d'attaque.²⁸

Une seconde critique repose sur la conception peu dynamique que ces auteurs se font de la doctrine militaire. En effet, les partisans de la guerre de manœuvre ne semblent pas réaliser que, dans l'hypothèse où l'agressé adopterait cette stratégie, l'agresseur ajusterait automatiquement son attaque.²⁹ D'ailleurs, il en va de même pour la guerre d'usure ou pour toute autre stratégie.

Quant à l'évolution technologique, les adeptes de la guerre de manœuvre considèrent que les nouvelles technologies, tout particulièrement dans le do-

26. William LIND, *Maneuver Warfare Handbook*, op. cit., p. 7.

27. Edward LUTTWAK, «The Operational Level...», op. cit., p. 64.

28. John MEARSHEIMER, «Maneuver, Mobile Defense...», op. cit., p. 107.

29. Keith DUNN et William STAUDENMAIER, «The Retaliatory Offensive and Operational Realities in NATO», *Survival*, vol. XXVII, n° 3, mai/juin 1985, p. 116. Voir également, John MEARSHEIMER, «Maneuver, Mobile Defense...», op. cit., pp. 113-114.

maine des communications et des systèmes de reconnaissance, sont de nature à favoriser leur type de stratégie. Ainsi, ils ne croient nullement que les projectiles guidés aient révolutionné le champ de bataille et obligent, de ce fait, à une reconsidération conceptuelle de la stratégie.³⁰

Enfin, l'hypothèse de base, postulée par les auteurs de la guerre de manœuvre en Europe, soit d'une défense mobile pour les forces occidentales déployées en Europe centrale, demeure très discutable. En effet, cette stratégie présuppose le développement d'un désir chez les Soviétiques de mener et de pouvoir gagner une guerre conventionnelle en Europe, sans recours au nucléaire. Une telle attitude de la part de l'Union soviétique serait issue d'un net changement doctrinal, symbolisé par un réarmement des forces soviétiques sur le front central.³¹ Cette interprétation des faits demeure controversée, de moins en moins il est vrai.³²

C — Synthèse du débat

Il convient de noter que les deux approches reposent sur une analyse quantitative de l'équilibre des forces conventionnelles déployées sur le théâtre européen. Les divergences tiennent aux différents présupposés que chacune des analyses renferment. En effet, toute analyse quantitative contient implicitement des jugements de valeur, de nature à influencer la façon dont chacune des écoles, usure ou manœuvre, sera appelée à calculer l'équilibre des forces.³³

Nous pourrions citer plusieurs exemples démontrant cet état de fait.

Selon que l'agresseur entende ou non mobiliser avant de procéder à l'attaque détermine le type d'attaque et influence le calcul de l'équilibre des forces fait de part et d'autre.

Le temps escompté pour procéder à l'éventuelle mobilisation du côté de la défensive influence également l'analyse de l'équilibre.

30. Daniel GOURÉ et Gordon McCORMIK, «PGM: No Panacea», *Survival*, vol. XXII, n° 1, janvier/février 1980, pp. 15-19.

31. Cette idée est discutable mais cette perception n'a cessé de croître du fait des Groupes de manœuvres opérationnels (GMO) et de la menace que ses unités présentaient dans le cadre d'une attaque surprise du Pacte sur l'OTAN. La nouveauté du concept soviétique de GMO a été, elle-même, controversée. Selon certains, le concept est indéniablement nouveau. Voir John HINES et Phillip PETERSON, «L'offensive stratégique», *Stratégique*, n° 23, 3^{ème} trimestre 1984, pp. 159-192; et des mêmes auteurs, «La doctrine d'offensive stratégique du pacte de Varsovie: Le GMO dans son contexte», *Revue Internationale de Défense*, vol. XVI, n° 10, 1983, pp. 1391-1395.

32. D'autres auteurs considèrent que les GMO ne sont pas un concept nouveau. Voir Christopher DONNELLY, «Le groupe de manœuvre soviétique: Un défi lancé à l'OTAN», *Revue Internationale de Défense*, vol. XV, n° 9, 1982, pp. 1177-1186; et Chris BELLAMY, «Antecedents of the Modern Soviet Operational Manoeuvre Group (OMG)», *RUSI Journal*, vol. 129, n° 3, septembre 1984, pp. 50-58.

33. Fen HAMPSON, «Groping for Technical Panaceas: The European Conventional Balance and Nuclear Stability», *International Security*, vol. 8, n° 3, hiver 1983-84, pp. 66-67.

L'évaluation du temps utilisé, par les unités de réserve, pour se rendre sur le front est une troisième donnée quantitative, hautement subjective et de nature, elle aussi, à influencer la perception de l'équilibre des forces.

Enfin, selon que les problèmes de logistique aient été ou non pris en considération, influence là encore l'équilibre des forces, rendu si précaire.³⁴

Le fait est que les analyses effectuées sur l'équilibre des forces ne prennent pas toujours en considération les quatre variables mentionnées. Il serait, en fait, erroné de penser pouvoir réunir et intégrer à l'analyse toutes les variables susceptibles d'affecter le déroulement d'un conflit armé.³⁵ Ne pouvant prétendre à une analyse exhaustive, les stratèges choisissent un certain nombre de variables et s'y confinent. Nous avons souligné que toute évaluation quantitative renferme certains postulats et se veut fortement subjective. Il en ressort que chacune des analyses proposées par les partisans de la guerre d'usure, ou par ceux de la guerre de manœuvre, est obligatoirement tronquée.³⁶ En effet, le choix des variables se fait en fonction des résultats escomptés, selon qu'elles soutiennent ou non la stratégie défendue (usure ou manœuvre).

De même que chacune des écoles entend mettre l'accent sur certaines données de l'équilibre des forces, elles demeurent chacune très sélectives en matière de technologie.³⁷ Elles font preuve, en effet, d'une vision très ethnocentrique et favorisent uniquement les technologies susceptibles de renforcer leur propre stratégie. Ceci nous permet d'ailleurs de conclure que la technologie est une variable neutre, susceptible de jouer aussi bien en faveur de l'agresseur que de l'agressé dans le cadre d'une stratégie offensive ou défensive.³⁸

Il semble donc que les adeptes de la guerre d'usure, comme ceux de la guerre de manœuvre, se soient enfermés dans une conceptualisation exagérée de la guerre. Ces deux écoles se sont appliquées à répondre à un souci d'optimisation, d'élaboration rationnelle de leur stratégie respective et s'éloignent progressivement des réalités pratiques et du processus d'élaboration des politiques.³⁹ Il en résulte, de part et d'autre, une conceptualisation extrême de la guerre ne prenant

34. Richard BETTS, «Conventional Strategy...», *op. cit.*, pp. 141-146; et du même auteur, «Conventional Deterrence: Predictive Uncertainty and Policy Confidence», *World Politics*, vol. XXXVII, n° 2, janvier 1985, pp. 153-179.

35. On peut trouver une étude simple et utile dans l'article de Robert Lucas FISHER, «Defending the Central Front: The Balance of Forces», *Adelphi Papers*, n° 127, automne 1976; et de John J. MEARSHEIMER, «Why the Soviets...», *op. cit.*, pp. 3-39. Également voir Joshua EPSTEIN, «On Conventional Deterrence in Europe: Questions of Soviet Confidence», *Orbis*, vol. 26, n° 1, printemps 1982, pp. 71-86.

36. Voir Fen HAMPSON, «Groping for Technical...», *op. cit.*, pp. 57-83; et regarder plus spécifiquement le tableau pp. 66-67.

37. Richard BETTS, «Conventional Strategy...», *op. cit.*, pp. 159-162.

38. Steven CANBY, «Les limites opérationnelles des nouvelles technologies», *Revue Internationale de Défense*, vol. XVIII, n° 6, 1985, p. 875; et Philip KARBBER, «In Defense of Forward Defense», *op. cit.*, pp. 45-50.

39. Richard BETTS, «Conventional Strategy...», *op. cit.*, pp. 146-155; et du même auteur, «Conventional Deterrence...», *op. cit.*, pp. 177-179.

pas en considération toutes les limites pratiques imposées au planificateur militaire, que ce soit les contraintes budgétaires, les problèmes démographiques, ou encore les limites politiques telles qu'un changement de perception de la menace dans l'opinion publique.

Pour emprunter l'expression de Richard Betts, il semble que les deux approches souffrent l'une comme l'autre de romantisme stratégique.⁴⁰ En effet, toutes deux réduisent la planification militaire à une science, dont la stratégie fait acte de variable indépendante, tandis que la structure des forces et l'achat d'armements jouent le rôle de variables dépendantes. Malheureusement, tel n'est pas le climat qui prévaut dans le milieu politique.⁴¹

II – L'évolution de la stratégie conventionnelle en Europe

La stratégie conventionnelle en Europe, ainsi que la contribution des forces conventionnelles à la dissuasion de l'OTAN, n'ont cessé d'évoluer, tout en demeurant le fruit d'un compromis inévitable au sein d'une alliance entre plusieurs pays. L'OTAN a développé, en fait, trois grandes stratégies. Toutefois, nous serons amenés à traiter également de la doctrine Rogers, que certains qualifient simplement de nouvelle approche, alors que d'autres la considèrent déjà comme une quatrième stratégie.⁴²

La première stratégie de l'Alliance fut proposée en 1952 au terme du *Military Committee Report 14/1*. Cette proposition conduisit à l'adoption de la doctrine traditionnelle de la contre-offensive. Bien qu'intéressante sur le plan conceptuel, celle-ci fut difficile à rendre opérationnelle. Elle s'avéra très exigeante sur le plan militaire, nécessitant le maintien et le déploiement de nombreuses troupes, difficilement justifiables dans le climat politique de l'époque. Bien que reposant sur une contre-offensive européenne, cette première stratégie était liée de très près à la riposte nucléaire américaine. Elle prévoyait une série d'attaques nucléaires contre les forces de l'Est qui menaçaient directement la contre-offensive. Cependant, dans la pratique, les dirigeants de l'OTAN préféraient se fier uniquement à la riposte nucléaire américaine. Ainsi, il ne fut jamais question de rendre opérationnel le document MC 14/1.⁴³

En 1957, la stratégie de l'OTAN fit l'objet d'une première révision. Il s'agissait de tirer profit de l'avantage qualitatif, dont l'Alliance jouissait à l'époque, et de bénéficier de certaines innovations technologiques telles que les armes nucléaires tactiques. Elle fut consacrée par le document MC 14/2 et présida à la

40. Richard BETTS, «Conventional Strategy...», *op. cit.*, p. 146.

41. Hugh DE SANTIS, «The Political-Military Landscape of Europe», *The Washington Quarterly*, vol. 11, n° 3, été 1988, pp. 29-44.

42. Philip KARBBER, «NATO Doctrine and National Operational Priorities: The Central Front and the Flanks: Part I», dans «Power and Policy: Doctrine, The Alliance and Arms Control: Part III», *Adelphi Papers*, n° 207, printemps 1986, pp. 13-17; et Boyd SUTTON *et al.*, «Deep Attack Concepts and the Defence of Central Europe», *Survival*, vol. XXVI, n° 2, mars/avril 1984, pp. 50-70.

43. Philip KARBBER, «NATO Doctrine and National...» *op. cit.*, p. 13.

naissance du concept «d'épée et de bouclier» selon lequel les forces conventionnelles devaient surtout jouer le rôle de système d'alerte (*trip wire*).⁴⁴ Ainsi, toute attaque des forces de l'Est engagerait désormais les forces de l'OTAN dans une guerre nucléaire automatique et totale. L'idée même de contre-offensive en Europe de l'Est ne présentait donc plus d'intérêt, dans la mesure où la conquête des ruines de l'Est ne serait plus d'une très grande utilité.⁴⁵

Enfin, 1967 marqua l'adoption de la troisième stratégie officielle, consignée dans le document MC 14/3, sous le nom de «réponse flexible». Cette dernière fut l'objet de sérieux débats. L'OTAN se réservait, cette fois, le droit constant de déclencher une guerre nucléaire générale. Cependant, la nouvelle stratégie entendait accentuer l'importance des forces conventionnelles. Celles-ci ne se contenteraient plus de jouer essentiellement le rôle de système d'alerte. Les forces devaient désormais être en mesure de repousser une agression venant de l'Est, par le seul emploi des forces conventionnelles, ce qui indiquait implicitement que l'OTAN n'utiliserait sa force nucléaire qu'en cas de situation dangereuse, ou dans l'éventualité d'une quasi-défaite.⁴⁶

Cette troisième stratégie répondait au déclin de la supériorité nucléaire américaine. Mais la nouvelle situation amena progressivement les stratèges à s'interroger sur la validité du concept de *trip wire*, remettant ainsi en cause le rôle même des forces conventionnelles. Or, la réponse flexible répondait également à de nouvelles réalités sur le théâtre européen qui allaient permettre à l'Alliance de reconsidérer sa stratégie conventionnelle.⁴⁷ En effet, l'OTAN allait pouvoir bénéficier de la fin du réarmement allemand et de nouveaux renseignements sur les forces soviétiques en Europe centrale, laissant supposer que l'équilibre n'était plus aussi défavorable à l'Occident.⁴⁸

On assiste donc, à partir de 1967, à un rétablissement de la pensée conventionnelle, au sein de la stratégie de l'OTAN, pensée qui devait connaître son heure de gloire avec la signature du Traité de Washington en 1987. Avec le retrait des forces nucléaires de courte et moyenne portées, l'Alliance doit désormais envisager une défense conventionnelle de l'Europe. Il convient, toutefois, de noter que le relèvement du seuil nucléaire ne peut plaire à tous les dirigeants, forcés de considérer une croissance des budgets alloués au développement des forces conventionnelles et d'envisager une nouvelle doctrine militaire.⁴⁹

44. David SCHWARTZ, *NATO's Nuclear Dilemmas*, Washington, Brookings Institution, 1983, pp. 13-34.

45. Philip KARBER, «NATO Doctrine and National...», *op. cit.*, p. 13.

46. Pour une étude historique de l'OTAN, voir William PARK, *Defending the West: A history of NATO*, Boulder, Co., Westview Press, 1986.

47. Boyd SUTTON *et al.*, «Deep Attack Concepts...», *op. cit.*, pp. 50-51.

48. Philip KARBER, «NATO Doctrine and National...», *op. cit.*, p. 14.

49. Jesse JAMES, «NATO Leaders Adopt Strategy On Conventional Arms Talks», *Arms Control Today*, vol. 18, n° 3, avril 1988, p. 25.

À cette question épineuse s'ajoute celle du nouveau rôle attribué aux armes nucléaires tactiques.⁵⁰ En l'absence des armes FNI, les armes tactiques doivent-elles toujours être considérées comme un pont entre le théâtre européen et les forces stratégiques des États-Unis? Ou doit-on les considérer comme des armes sans statut particulier, pouvant être utilisées à la discrétion des commandements régionaux sur le champ de bataille?⁵¹

Le relèvement du seuil nucléaire oblige de toute façon les dirigeants de l'OTAN à jeter un nouveau regard sur la défense conventionnelle en Europe. Quels que soient les risques de controverse, ceci devrait permettre aux Alliés de prendre certaines décisions stratégiques, laissées depuis longtemps en suspens. Les membres devront s'interroger sur la pertinence de la doctrine Rogers, plus connue sous le nom de FOFA (*Follow-On Forces Attack*). En effet, il serait utile de remettre en question la validité d'une doctrine qui préconise l'attaque des forces adverses du second échelon, à l'heure où l'utilité de l'arme nucléaire, dans un conflit européen, est progressivement remise en question.⁵²

III - Fofa: Usure ou manoeuvre ?

La doctrine Rogers a été le fruit de longues réflexions et d'un débat suscité par le concept de *Deep Strike* (attaque en profondeur). Ce dernier renvoie à l'hypothèse d'une armée occidentale susceptible de compenser son infériorité numérique, par rapport aux forces du pacte de Varsovie, par sa soi-disant supériorité qualitative. L'attaque en profondeur reposerait sur certaines technologies récentes permettant aux Alliés d'attaquer les forces de réserve du Pacte, avant que celles-ci ne soient déployées sur le front. Cet optimisme face aux nouvelles technologies est exprimé dans une publication quasi officielle du *National Defense University Press* aux États-Unis:

[...] un grand nombre de responsables gouvernementaux et d'analystes des problèmes de défense sont optimistes quant à la possibilité de l'Alliance de fournir encore une défense conventionnelle suffisamment forte pour rendre sa stratégie dissuasive crédible. Cet optimisme vient de ce que l'on a généralement qualifié de concepts d'attaque en profondeur. Ceux-ci reflètent une confiance renouvelée dans la supériorité de la technologie occidentale et de son avantage stratégique. L'émergence des technologies d'attaque en profondeur, la capacité de localiser, de cibler et de détruire, voire de retarder, les forces ennemies bien au-delà de la ligne de front,

50. Dennis GORMLEY, «Triple Zero and Soviet Strategy», *Arms Control Today*, vol. 18, n° 1, janvier/février 1988, pp. 17-20.

51. Catherine McARDLE KELLEHER, «Managing NATO's Tactical Nuclear Operations», *Survival*, vol. XXX, n° 1, janvier/février 1988, pp. 59-78.

52. Jeffrey RECORD et David RIVKIN Jr., «Defending Post-INF Europe», *op. cit.*, pp. 735-754.

passent pour des techniques qui offrent à l'OTAN l'occasion de compenser la supériorité quantitative des forces conventionnelles du pacte de Varsovie.⁵³

Le concept d'attaque en profondeur est le résultat de trois facteurs principaux:

La croissance des forces conventionnelles du pacte de Varsovie depuis la fin des années soixante;

Un mécontentement général au sein de l'armée américaine à l'égard de sa propre doctrine, jugée trop «réactive»;

L'émergence de nouvelles technologies promettant une précision accrue des projectiles et, de ce fait, une augmentation de la capacité de destruction des armes conventionnelles.⁵⁴

Cependant, il convient de souligner l'existence de différentes versions du concept d'attaque en profondeur. Yves Boyer en compte trois, toutes ayant trait à l'emploi des forces américaines.

Le concept d'*Air Land Battle*, concernant toute bataille quel que soit le front, est précisé dans le manuel de campagne FM 100-5 opérations, édition 1982.

Le concept d'*Air Land Battle 2000* révèle les études prospectives du TRADOC. Afin d'éviter toute confusion, le terme de *Army 21* fut substitué à celui d'*Air Land Battle 2000*. Notons que celle-ci n'est pas une doctrine, mais simplement une réflexion à long terme sur l'orientation des efforts de recherche concernant les armes intelligentes.

Enfin, le concept proposé par le général Rogers, plus connu sous l'acronyme FOFA (attaque des forces de deuxième échelon).⁵⁵

La doctrine Rogers peut donc être étudiée à la lumière de la doctrine américaine. Il devient, dès lors, essentiel de souligner le lien entre FOFA et l'évolution, voire la réforme, de la *US Army*. Cependant, cette relation entre les deux doctrines conduit le stratège à se demander si la doctrine de l'OTAN n'est pas devenue prisonnière de l'attitude développée dans la pensée américaine à l'égard des nouvelles technologies et, notamment, des conséquences d'une telle attitude sur la guerre conventionnelle.⁵⁶ Enfin, le lien entre FOFA et l'*Air Land Battle* risque d'avoir un impact considérable sur le rôle joué par les forces américaines en centre-Europe. Comme nous l'explique Yves Boyer:

[...] en acceptant le concept FOFA, les pays européens membres de l'organisation militaire intégrée de l'OTAN vont être amenés à posséder des outils

53. Col. John LANDRY *et al.*, «Deep Attack in Defense of Central Europe: Implications for Strategy and Doctrine», dans *Essays on Strategy*, Washington, National Defense University Press, 1984, p. 31.

54. Robert GESSERT, «L'AirLand Battle...», *op. cit.*, pp. 91-92.

55. Yves BOYER, *Les forces classiques ...*, *op. cit.*, p. 127.

56. Stephen FLANAGAN, «Emerging Tensions over NATO's Conventional Forces», *International Defense Review*, vol. XX, n° 1, 1987, pp. 31-39.

identiques ou similaires à ceux de la *US Army* pour voir en profondeur, traiter l'information et faire du champ de bataille un «espace cybernétique». C'est à ce prix que la cohérence du dispositif allié en centre-Europe sera préservée et permettra aux autorités américaines, si elles en font le choix, de passer d'une stratégie d'emploi des forces, fixée en commun avec les alliés (FOFA), à une stratégie unilatérale (*Air Land Battle*).⁵⁷

Après avoir souligné la prédisposition de FOFA à l'égard des technologies émergentes, il convient maintenant d'étudier les différentes composantes de cette doctrine. L'objectif principal, comme nous l'avons vu précédemment, est de diriger une attaque sur les forces de second échelon du pacte de Varsovie, afin d'en retarder l'arrivée sur la ligne de front. La doctrine repose sur l'idée que la débandade, dans les arrières du Pacte, empêchera toute nouvelle initiative des forces de l'Est sur le champ de bataille. Selon les propos du général Rogers:

Le Commandement Allié d'Europe (*Allied Command Europe*) peut empêcher l'agresseur de conserver la vitesse de son assaut en ciblant les forces de second échelon (qui comprennent les groupes de manœuvre opérationnels) avant qu'elles n'atteignent notre position de défense générale.⁵⁸

Afin de mener à bien l'action prescrite par FOFA, l'OTAN doit posséder, selon le général:

Des moyens de surveillance adaptés au champ de bataille moderne, incluant un système de renseignements et d'acquisition des objectifs, permettant de localiser et de prendre à partie les objectifs les plus vulnérables des forces du Pacte;

Un système de commandement (C³I) bien protégé et permettant de transmettre informations et décisions en temps utile;

Des systèmes d'armes classiques permettant d'atteindre avec précision et efficacité des objectifs situés loin derrière la ligne de front.⁵⁹

Outre l'intérêt que présentait FOFA à cause de ses liens avec la doctrine américaine et de ses composantes propres, on peut se demander s'il existait d'autres motifs à la décision des Alliés de changer de doctrine. Il semble que l'adoption de FOFA fut notamment générée par la perception d'un changement doctrinal important du côté soviétique.⁶⁰

Le débat qui s'ouvrit autour des groupes de manœuvre opérationnels (CMO), au début des années quatre-vingt, allait en effet forcer les planificateurs militaires de l'Occident à reconsidérer leur opinion sur la façon dont les

57. Yves BOYER, *Les forces classiques...*, *op.cit.*, p. 129.

58. General Bernard ROGERS, «Follow-On-Forces Attack (FOFA): Myths and Realities», *NATO Review*, vol. 32, n° 6, décembre 1984, p. 2.

59. Tel que rapporté dans Robert GESSERT, «L'AirLand Battle...», *op. cit.*, p. 102.

60. Chris BELLAMY, «Trends in Land Warfare...», *op. cit.*, pp. 231-241.

Soviétiques percevaient la guerre conventionnelle en Europe.⁶¹ Le débat semblait indiquer que les Soviétiques envisageaient de mener une guerre purement conventionnelle en Europe, réduisant ainsi l'emploi d'armes nucléaires à son minimum. Ce changement doctrinal fut confirmé par John Hines et Philip Peterson, tous deux instigateurs du débat sur les CMO, en ces termes:

Les Soviétiques sont mieux en mesure à présent d'exécuter avec rapidité des opérations non-nucléaires complexes, sujet que la littérature militaire du Bloc de l'Est aborde de plus en plus souvent. Ils estiment que leurs chances de vaincre, sans faire usage de l'arme atomique, dépendent presque exclusivement de la vitesse et de la puissance destructrice de leur offensive stratégique dans sa phase classique initiale.⁶²

Or, la possibilité d'une guerre rapide en Europe, qui ne permettrait pas à l'OTAN de brandir la menace nucléaire, effraya de nombreux planificateurs militaires. FOFA dut répondre à cette nouvelle angoisse chez les Occidentaux, en postulant une certaine parité entre les forces de l'Est et de l'Ouest lors du premier contact.⁶³ La menace, pour les troupes de l'Alliance, se situait dorénavant au niveau du degré de rapidité avec lequel les Soviétiques seraient en mesure de mobiliser et de déployer leurs forces de second échelon et leurs réserves.⁶⁴ C'est à partir de cette constatation qu'une nouvelle doctrine a été conçue, visant donc à éliminer toute possibilité de déployer les forces de second échelon et de réserve de l'adversaire, espérant toutefois être en mesure de défendre le territoire occidental contre le premier échelon déployé par le Pacte, sur la ligne de front.

FOFA apparaît comme une doctrine fidèle au concept de guerre de manœuvre, mais non dans son sens classique. La doctrine, en effet, entend accroître les chances de succès de ses troupes situées sur le front, face au premier échelon des troupes du Pacte, en utilisant des technologies de pointe. Il serait toutefois plus exact de dire que FOFA prévoit l'utilisation de la manœuvre à un certain niveau, afin d'accroître l'efficacité de ce qui demeure une stratégie d'usure.⁶⁵

C'est précisément ici que FOFA doit être différenciée de la doctrine de l'*Air Land Battle*. Cette dernière semble effectivement impliquer davantage les manœuvres au niveau des forces terrestres en matière d'offensive. De plus, elle ne contient pas l'élément d'usure inhérent à FOFA. L'OTAN doit tenir compte des doctrines nationales de chacun des alliés en respectant le principe de «défense vers l'avant», ce qui en fait principalement une stratégie d'usure.⁶⁶ Il convient d'ajouter que les deux doctrines considèrent utiliser les moyens d'appui aériens

61. Voir Christopher DONNELLY, «Le groupe de manœuvre...», *op. cit.*, pp. 1177-1186; et John HYDEN, «Les opérations soviétiques en profondeur – une menace réelle pour l'OTAN?», *Revue Internationale de Défense*, vol. XX, n° 6, 1987, pp. 723-724.

62. John HINES et Phillip PETERSON, «La doctrine d'offensive stratégique...», *op. cit.*, p. 1395.

63. Col. John LANDRY *et al.*, «Deep Attack in Defense...», *op. cit.*, p. 35.

64. Kim HOLMES, «Measuring the Conventional Balance in Europe», *International Security*, vol. 12, n° 4, printemps 1988, p. 172.

65. Chris BEAMY, «Trends in Land Warfare...», *op. cit.*, p. 258.

66. General Bernard ROGERS, «Follow-On Forces Attack...», *op. cit.*, pp. 6-7.

(TACAIR), mais de façon différente. FOFA envisage surtout d'employer des armes *stand-off*, c'est-à-dire des systèmes d'armes qui épargnent à la plate-forme de lancement le danger d'être placée sous la menace directe des défenses ennemies, lors de l'attaque des forces de second échelon du Pacte.⁶⁷

Somme toute, les scénarios d'attaque en profondeur permettraient aux Européens d'accroître l'efficacité des forces déployées vers l'avant. Alors que pour les Américains et, plus particulièrement dans la perspective de la *us Army*, l'attaque en profondeur, comme le note Boyer:

[...] résout le problème auquel ont été confrontés les stratèges américains depuis l'adoption du principe de défense vers l'avant: puisque la profondeur du champ de bataille ne peut être trouvée du côté ami, elle va être recherchée du côté ennemi...⁶⁸

Ainsi, l'attaque en profondeur, dans l'évolution doctrinale de la *us Army*, marque un net mouvement vers le concept de manœuvre. Or, ce mouvement n'est pas évident dans le cadre de l'OTAN, mais la philosophie de la guerre de manœuvre risque fort de se retrouver dans la planification militaire des Alliés en Europe, du simple fait de l'évolution doctrinale américaine. Certes, la doctrine de l'*Air Land Battle*, édition 1982, se veut de portée internationale et non exclusivement européenne. L'accent mis sur le théâtre mondial, au détriment du théâtre européen, démontre d'ailleurs une certaine réorganisation des priorités américaines en matière de sécurité.⁶⁹

IV - La question des nouvelles technologies dans l'élaboration du concept d'attaque en profondeur

Il convient, tout d'abord, de noter que l'optimisme technologique, qui se dégage souvent des scénarios d'attaque en profondeur, ne fait pas consensus dans le domaine des études stratégiques.⁷⁰ Certains soulignent la fragilité des doctrines, comme FOFA, qui dépendent de systèmes d'armement non encore expérimentés et, donc, sujets aux aléas de la recherche. D'autres s'interrogent sur le rôle et l'efficacité d'armes nouvellement déployées en temps de combat.

Le débat suscité par les projectiles guidés avec précision (PGM) exprime fort bien ce genre de préoccupations.⁷¹ Au niveau de la doctrine, la confiance des analystes mise dans le concept de guerre d'usure, risque d'augmenter ou de diminuer en fonction de leur attitude à l'égard des PGM. Au niveau de la stratégie,

67. Boyd SURFON *et al.*, «Deep Attack Concepts...», *op. cit.*, pp. 59-61.

68. Yves BOYER, «La doctrine d'emploi...», *op. cit.*, p. 129.

69. Yves BOYER, *ibid.*, p. 146.

70. Voir Frank BARNABY, *The Automated Battlefield*, New York, The Free Press, 1986; et Frank BARNABY et Marlies TER BORG, dir., *Emerging Technologies...*, *op. cit.*.

71. Voir les articles de John MEARSHEIMER, «Precision-guided...», *op. cit.*, pp. 68-76; et Daniel GOURÉ et Gordon McCORMIK, «PGM...», *op. cit.*, pp. 15-19.

la confiance acquise envers les projectiles guidés est de nature à influencer la stratégie de défense de l'avant de l'OTAN. Cette question se répercute tant sur le plan conceptuel que sur le plan doctrinal ou stratégique.

Certains auteurs, comme John Mearsheimer, considèrent ces armes comme tout à fait révolutionnaires. Leur petite taille permet un déploiement à grande échelle et redonne ainsi à l'infanterie un rôle de premier plan. Le soldat, en effet, grâce aux PGM, détient le pouvoir d'abattre les blindés de l'attaquant. Cette arme contribue donc à accroître la puissance de feu d'une armée et favorise, selon ces auteurs, une armée de type défensif en pré-positionnement. Mearsheimer écrit:

[...] les projectiles guidés avec précision (PGM) ont rendu les problèmes de l'agresseur plus complexes contribuant ainsi à avantager la défense. La puissance de feu accrue, dont disposent les forces défensives, permet de transformer chaque position de défense principale en un «mur de feu» que l'offensive ne peut briser qu'en payant un trop lourd tribut.⁷²

L'optimisme de Mearsheimer à l'égard des projectiles guidés provient de leur efficacité observée lors du conflit israélo-arabe de 1973. Selon l'auteur, l'Alliance, tout comme l'Égypte à certains moments du conflit, pourrait fort bien bénéficier de l'efficacité de ces nouveaux projectiles. Ceux-ci lui permettraient de ralentir, voire de congestionner, une attaque blindée soviétique en Europe centrale. Les PGM contribueraient ainsi à augmenter la dissuasion en Europe en enlevant aux Soviétiques la possibilité de mener une guerre-éclair.

La confiance, que l'offensive est contrainte de placer dans l'artillerie pour contrer une défense axée sur les PGM, contribue également à mettre fin à la guerre-éclair (*Blitzkrieg*). Il faut absolument souligner que la question fondamentale n'est pas de savoir si les PGM peuvent être utilisés par un agresseur, mais plutôt de connaître les éléments nouveaux nécessaires à la stratégie offensive pour détruire ces armes [...]. Si un agresseur potentiel s'aperçoit qu'une guerre-éclair va dégénérer en une bataille rangée, il hésitera à engager les hostilités.⁷³

La perception de Mearsheimer, à l'égard des projectiles guidés, influence considérablement sa position, à la fois sur le plan conceptuel, dans le débat «manœuvre versus usure», que sur la question de la stratégie de l'OTAN. L'auteur croit à une résurrection du modèle de l'usure et ne voit pas la nécessité de réviser la présente stratégie de l'Alliance. C'est un exemple explicite de l'impact que la technologie peut avoir sur le champ de bataille.

Toutefois selon Steven Canby, les problèmes de l'OTAN sont reliés à des questions de nombre d'hommes et d'unités de réserve comme au manque de volonté politique. Le progrès technologique ne peut donc être, selon lui, d'aucun secours, d'où ce pessimisme à l'égard des nouvelles technologies. De plus, l'auteur souligne qu'une arme réalisable techniquement n'est pas forcément opérationnelle et efficace une fois sur le champ de bataille. En d'autres termes,

72. John MEARSHEIMER, «Precision-guided...», *op. cit.*, p. 75.

73. *Ibid.*, pp. 75-76.

ce n'est pas parce qu'une arme est approuvée par les laboratoires expérimentaux qu'elle a une mission à remplir sur le terrain.⁷⁴ Si on élabore sa stratégie en fonction d'une arme en voie de développement, on s'expose au risque considérable que cette arme ne puisse jamais rendre la stratégie applicable.

C'est précisément dans cet esprit que Canby a condamné la doctrine FOFA, qu'il considère comme mal dirigée et inappropriée.⁷⁵ En fait, si l'on retient le budget militaire excessif de l'OTAN, par rapport à celui du pacte de Varsovie, et le fait que le nombre de soldats sous les armes est équivalent de part et d'autre du Rideau de fer, la faiblesse de l'Alliance, s'il en est une, ne s'explique que par son manque d'organisation. Il est aberrant d'envisager des dépenses supplémentaires de haute technologie qui risquent de toute façon d'être inefficaces et non rentables; d'autant plus qu'à l'heure actuelle les pays doivent faire face à des contraintes budgétaires.⁷⁶ Canby suggère donc de procéder à une révision complète de la doctrine traditionnelle de défense vers l'avant. Une simple révision des moyens utilisés, dans le cadre de cette défense, augmenterait l'efficacité de l'OTAN dans l'accomplissement de sa tâche.

Nous avons tenté de présenter les divers arguments du discours concernant les nouvelles technologies. Il convient d'en tirer quatre conclusions.

1. On entend par technologies nouvelles, des armes dont les caractéristiques techniques n'ont pas encore été définies. On ne fait que prétendre pouvoir accroître la portée et la précision des systèmes d'armes conventionnelles; améliorer les systèmes de détection des cibles; et augmenter la capacité de discerner plusieurs cibles à la fois, ce qui permettrait d'augmenter la capacité de destruction de multiples cibles en profondeur.

2. Les nouvelles technologies tiennent du domaine de la spéculation, puisqu'elles n'ont jamais été testées sur le champ de bataille. Il apparaît donc très risqué de fonder une doctrine sur ces technologies. De plus, les analystes militaires ne partagent pas tous l'optimisme technologique de certains.⁷⁷ Enfin, dans l'escalade constante d'une nouvelle arme à une autre, la qualité révolutionnaire des percées technologiques tend à diminuer à long terme.

3. Toute dépendance à l'égard des nouvelles technologies suppose des coûts financiers excessifs que les membres de l'Alliance ne peuvent se permettre, dans le climat socio-politique actuel; d'autant plus que l'Occident gère déjà un budget militaire beaucoup plus important que celui du pacte de Varsovie.

74. Richard BETTS «Conventional Deterrence...», *op. cit.*, p. 160.

75. Steven CANBY, «Les limites opérationnelles...», *op. cit.*, p. 880.

76. Steven CANBY, «Military Reform and the Art of War», *Survival*, vol. XXV, n° 3, mai/juin 1983, pp. 120-127.

77. Peter STRATMANN, «NATO Doctrine and National Operational Priorities: The Central Front and the Flanks: Part II», dans «Power and Policy: Doctrine, the Alliance and Arms Control», *Adelphi Papers*, n° 207, printemps 1986, p. 43.

4. Enfin, il est impossible de prévoir la nature et la configuration du futur champ de bataille en Europe centrale. Dès lors, un équilibre entre plusieurs stratégies demeure valable. Il serait fâcheux de se laisser emporter par la dimension technique qui ne tient pas compte de la réalité politique. Aussi attrayante que puisse paraître la technologie, toute décision stratégique au sein de l'OTAN dépend, en dernier ressort, de cette réalité politique autant que du progrès technologique.⁷⁸

Conclusion

Le premier objectif de cette étude était de rappeler les enjeux de la stratégie conventionnelle en Europe, au lendemain du Traité de Washington, et de déterminer si l'OTAN préférerait planifier en terme de guerre d'usure ou de guerre de manœuvre. Nous avons vu que cette stratégie conventionnelle, à l'heure actuelle, s'inspirait très largement de la doctrine Rogers, que celle-ci soit considérée comme une nouvelle approche ou comme la quatrième et dernière-née des stratégies de l'OTAN. Nous avons également souligné que la stratégie d'attaque des forces de deuxième échelon pouvait être interprétée de plusieurs façons, soit à la lumière de la doctrine américaine ou, tout simplement, dans le cadre de l'évolution doctrinale de l'Alliance. Dans ce dernier cas, FOFA peut être qualifiée de renouveau de la pensée conventionnelle de l'Alliance, marquée par l'utilisation de concepts de manœuvre dans le but d'accroître l'efficacité d'une stratégie sur le front centre-Europe. Toutefois, la stratégie de base reste, sur le plan conceptuel, une stratégie d'usure.

Par contre, si l'on étudie la doctrine Rogers à la lumière de la doctrine de la *us Army*, on peut conclure que l'Alliance se dirige vers une redéfinition complète de sa stratégie, orientée cette fois exclusivement sur le concept de guerre de manœuvre. On ne parle plus, dès lors, de renouveau mais de révolution doctrinale. Ainsi, selon le cadre d'analyse que l'on emploie pour étudier la doctrine Rogers, FOFA devient tantôt une nouvelle approche demeurant essentiellement fidèle au concept de guerre d'usure, tantôt une stratégie révolutionnaire principalement axée sur le modèle de la guerre de manœuvre.

Le deuxième objectif de cette étude était de déterminer dans quelle mesure les nouvelles technologies influencent la stratégie conventionnelle de l'OTAN et, notamment, jusqu'à quel point ces nouvelles technologies ont contribué à la résurrection du concept de guerre de manœuvre. De nouveau, le cadre d'analyse que l'on emploie est essentiel. Si l'on considère à nouveau FOFA dans le cadre de l'évolution doctrinale de l'OTAN, les nouvelles technologies apparaissent déterminantes. Celles-ci permettent de résoudre enfin l'épineux problème du manque de profondeur du champ de bataille, d'une importance évidente dans la stratégie de défense vers l'avant des Alliés. Le concept d'attaque en profondeur, inhérent à la doctrine Rogers, dépend principalement de l'efficacité des nouvelles technologies.

78. Richard BETTS, «Conventional Strategy...», *op. cit.*, p. 162.

Si l'on utilise la doctrine de la *us Army* comme cadre d'analyse, les technologies émergentes paraissent moins déterminantes. La doctrine de l'*Air Land Battle* s'avère, en effet, moins dépendante technologiquement que FOFA. La nouvelle doctrine américaine semble répondre davantage à des considérations géopolitiques. Ainsi l'*Air Land Battle* est loin d'être une simple reconceptualisation américaine d'une guerre européenne. Il s'agit plutôt d'une révision de la capacité américaine de projeter son pouvoir.

Selon la nouvelle logique américaine, il est donc possible que les scénarios d'attaque en profondeur, préconisés par FOFA, obligent à un repli sur le terrain de l'Europe occidentale. Toute éventualité de recul serait cependant difficilement acceptable pour l'Allemagne et risquerait de briser le consensus, longtemps maintenu, autour de la notion de défense à l'avant. Par ailleurs, les scénarios d'attaque en profondeur, et la doctrine Rogers dans son intégralité, risquent d'inquiéter les Soviétiques et de les pousser, en temps de crise, à considérer une attaque préemptive. Les scénarios d'attaque en profondeur ont donc des répercussions politiques considérables, que les stratèges semblent trop souvent ignorer.

En conclusion, il serait intéressant de procéder à la remise en cause de certaines notions inhérentes à la stratégie conventionnelle en Europe. Tout d'abord, de part et d'autre du Rideau de fer, on semble assister à l'élaboration de doctrines militaires irrespectueuses de la dichotomie traditionnelle entre dissuasion et *war-fighting* (capacité de mener une guerre). Les stratèges semblent, désormais, considérer que seuls les scénarios de guerre, que l'on peut rendre opérationnels, sont susceptibles d'accroître la crédibilité de la dissuasion. On met donc l'accent, de chaque côté, sur la mobilité des forces et l'intervention en profondeur contre l'adversaire. Il en résulte une conception particulière du conflit en Europe, caractérisée par le chaos et la désorganisation générale. On peut, dès lors, s'interroger sur l'utilité de la planification militaire préalable.

Il convient également de s'interroger sur la validité des concepts de guerre d'usure et de guerre de manœuvre. Ces deux modèles ne permettent pas de prendre en considération, dans la planification militaire, des éléments aussi essentiels que l'environnement socio-politique et économique ou la dynamique des bureaucraties militaires. Ce sont ces mêmes éléments qui diffèrent d'un pays à l'autre et qui créent des tensions entre les membres de l'OTAN, désireux d'évaluer les différentes doctrines en tenant compte de leurs contraintes nationales. Or, le consensus entre les membres est la condition *sine qua non* de l'élément de confiance que les dispositifs militaires de l'OTAN doivent projeter, afin de rendre la dissuasion crédible dans les rangs soviétiques. La perception de confiance est bien plus importante que l'équilibre des forces. Querelle et désordre pourraient affecter la cohésion politique de l'Alliance et avoir des répercussions considérables sur le plan stratégique.

L'important, en temps de crise, sera l'évaluation que les Soviétiques feront de la volonté politique des membres de l'Alliance. Ils seront davantage convaincus de la possibilité pour les Alliés de mobiliser rapidement leurs effectifs

militaires, s'il y a consensus au sein de l'OTAN, que s'il y a équilibre des forces. La cohésion et la capacité de prendre des décisions rapidement au sein de l'Organisation demeurent l'atout majeur de la stratégie conventionnelle occidentale.